BULLETIN *officiel sur la victoire remportée par l'armée autrichienne près de* NOVARA, *le 23 mars 1849.*

Le 23 mars 1849, eut lieu une sanglante bataille entre l'armée impériale et celle du Piémont.

Cette dernière a été battue sur tous les points et refoulée dans la cité de Novara.

Le roi Charles-Albert a abdiqué en faveur de son fils le duc de Savoie.

Le 24 mars, à 8 heures du matin, arrivèrent au quartier-général à Vespolato, le ministre sarde Cadorna et le général Casato, pour demander la concession d'un armistice au sujet duquel on traite en ce moment. Si les négociations n'ont aucun succès, l'attaque sera renouvelée aujourd'hui même.

Trieste, le 27 mars 1849.

GYULAÏ, *lieutenant-maréchal.*

En entrant dans le Piémont, le maréchal Radetzky a adressé la proclamation suivante aux habitans de ce royaume :

« Habitans du Piémont ! Votre roi, comme vous le savez, en dépit du droit des gens, faisait irruption l'année passée dans les états de l'empereur mon maître. Mes victoires repoussèrent cette attaque sans exemple dans l'histoire des peuples et je retins cependant mon armée victorieuse sur les rives du Tessin. Votre roi pouvait vous épargner les dévastations et les horreurs de la guerre, en acceptant la paix qui lui était offerte ; mais il renouvelle, au contraire, les hostilités, et, entraîné par des vues ambitieuses, il menace de nouveau injustement les états de mon empereur. Il me contraint ainsi à transporter le théâtre de la guerre dans vos champs fertiles. Ce n'est donc pas à moi, mais à lui que vous devez attribuer les malheurs que cette attaque injuste attira sur vous.

» J'entre avec mon armée dans le Piémont, pour donner enfin aux peuples anxieux la paix et la tranquillité. Je ne puis pas vous épargner les calamités que la guerre mène avec elle, mais la discipline de mon armée vous garantit la sûreté de vos personnes et de vos propriétés. Ne vous mêlez point à la lutte des armes, laissez-en la décision aux soldats, car en agissant autrement, vous aggraveriez les vexations de la guerre sans aucune espérance de succès, et vous m'enlèveriez la possibilité de vous les rendre, autant qu'il dépend de mes forces, plus légères.

» Il n'y a jamais eu plus injuste guerre que celle entreprise par votre roi contre l'empereur mon maître ; il n'y a jamais eu guerre plus juste que celle que je suis forcé de faire contre vous. Je ne suis pas animé comme Charles-Albert de l'esprit de conquête : je viens défendre les droits de mon empereur et l'intégrité de la monarchie que votre gouvernement, ayant fait alliance avec la rébellion, menace déloyalement.

» RADETZKY, *feld-maréchal.* »

On lit dans le *Post-Scriptum* d'une lettre particulière de Trieste, en date du 27 mars :

« Voici le 2me bulletin : il paraît que Charles-Albert s'est mis, avec sa famille, sous la protection de l'empereur d'Autriche. Des lettres particulières assurent que l'armée piémontaise a été complétement mise en déroute. »

Ces nouvelles méritent confirmation.

Le duc régnant de Modène, François V, a transporté le siége de son gouvernement à Brescello, laissant en garnison dans la citadelle de Modène un bataillon de troupes autrichiennes et un détachement de soldats modénais.

L'*Indépendance* de Bruxelles, du 17 mars, annonce avoir des nouvelles de Madrid, d'après lesquelles l'intervention espagnole en faveur du Pape est maintenant définitivement résolue. Les préparatifs pour l'expédition, suspendus un moment parce qu'on s'attendait à ce que le roi de Piémont aurait assumé la charge de rétablir le Saint-Père dans son domaine temporel, ont été repris depuis que Charles-Albert s'est allié aux Romains et aux Florentins. L'armée espagnole sera probablement commandée par le général Concha, ou, comme quelques-uns croient, par le maréchal Narvaëz. Dans le cas où l'Espagne aurait à intervenir seule sans la coopération d'une autre puissance, cette armée s'élèverait à 10,000 hommes.

Le *Moniteur Belge*, du 18 mars, annonce que le 17 on avait reçu à Anvers, par le moyen du télégraphe, la nouvelle que le roi de Hollande était mort à trois heures du matin à Tilbourg.

On lit dans le *Borsenhalle* de Hambourg du 19 mars :

« Nous apprenons d'une source digne de foi que la question de guerre avec le Danemark ne tardera pas à recevoir une heureuse solution. Un courrier arrivé aujourd'hui de Copenhague, et se rendant à Londres, serait porteur, à ce qu'on assure, de l'assentiment du gouvernement danois au protocole de paix rédigé d'un commun accord par les négociateurs des deux parties. »

Le *Neuigkeitsbote* (Messager des nouvelles), cité par l'*Osservatore Triestino* du 27 mars, annonce la prise de l'importante forteresse de Comorn après un fort bombardement.

Extrait des journaux de Trieste jusqu'au 27 mars.

Rien de nouveau de Vienne, si ce n'est la promulgation de trois nouvelles lois que S. M. l'empereur vient de sanctionner concernant 1° la répression des abus de la presse ; 2° la procédure à observer dans des cas de ce genre, et 3° l'exercice de droit d'association.

DÉPÊCHE TÉLÉGRAPHIQUE.

Parvenue à la Gazette de Vienne par Berlin, concernant la motion Welcker :

« Francfort, 21 mars, 3 heures après-midi :

» On commence à voter. On votera d'abord sur la proposition de passer à l'ordre du jour, ensuite sur celle du comité de Constitution. Si l'une et l'autre sont rejetées, on présentera à leur place des amendemens. »

« *4 heures.* La proposition de passer à l'ordre du jour est rejetée par 272 voix contre 269 ; celle du comité de Constitution, a été rejetée par 281 voix contre 252.

» Le vote sur les amendemens continue.

» *4 heures* 1/4. La continuation des votes a été différée à demain. »

INDES ORIENTALES.

Un supplément au Journal de Bombay, *Gentleman's Gazette*, publie ce qui suit :

« Bombay, 3 mars 1849, 11 heures de la nuit.

» GLORIEUSE NOUVELLE.

» Le gouvernement vient de recevoir un exprès du camp du gouverneur-général. La date est du 23 février : il annonce la défaite complète de Shere Sing.

» Il paraît que lord Gough, ayant été rejoint par les troupes sous les ordres des généraux Whish et Dundas, attaqua Shere Sing le 21, près de Guzerat, et défit complétement son armée. Shere Singh s'enfuit laissant une grande partie de son artillerie, ses munitions et son camp entre les mains du vainqueur. Nos troupes marchaient avec ardeur à la poursuite de l'ennemi en déroute.

» 4 mars, 1 heure P. M.

» Un salut royal a été tiré des batteries en honneur de la victoire que lord Gough vient de gagner sur les Sicks. »

NOUVELLES DIVERSES.

Vendredi dernier, le Sultan accompagné de sa suite ordinaire, s'est rendu à la mosquée de Beylerbey, pour y assister à la prière de midi.

— Avant-hier samedi, il y a eu *Biñiab* au palais impérial de Beylerbey, à l'occasion du changement de résidence de S. M. le Sultan. LL. AA. le grand-vézir, remis d'une indisposition qui l'avait obligé de garder ses appartemens pendant quelques jours, le Cheick-ul-Islam, LL. EExc. les ministres, les hauts fonctionnaires de la Porte et des diverses administrations, ont été admis à l'honneur de présenter leurs hommages et leurs félicitations à S. M.

— Lundi de la semaine dernière, le Sultan s'est rendu à la mosquée de Sainte-Sophie, pour y examiner les travaux de restauration de cet antique monument. Ces travaux sont très avancés, et le Sultan en a gracieusement complimenté MM. Fossati frères auxquels S. M. I. a daigné en confier l'importante direction.

— Vendredi dernier, après l'arrivée du bateau de Trieste, M. le comte de Sturmer, internonce d'Autriche, s'est rendu chez S. A. le grand-vézir et S. Exc. le ministre des affaires étrangeres, à Constantinople, et a eu une conférence avec ces deux hauts fonctionnaires.

— Par suite du départ d'Emin éfendi pour Beyrouth, que nous avons annoncé dans notre dernière feuille, Noureddin bey, directeur du bureau de traduction de la Porte, remplit les fonctions de premier interprète du Divan.

— Ethem bey, officier supérieur du génie, qui a fait d'excellentes études en France, vient d'être promu au grade de général de brigade, et attaché au palais impérial en qualité d'officier des commandemens de S. M.

— Machouk pacha, ex-commandant en chef de l'escadre ottomane de l'Archipel, est arrivé aujourd'hui de Smyrne, sur le bateau à vapeur autrichien le *Ferdinando I°*.

— Il y a quelque temps, nous avons parlé des deux steamers *Fézi-Bahri* et *Chaïki-Chadi*, que l'on construisait à l'arsenal. Les travaux en sont aujourd'hui très avancés, et l'on espère que leur mise en mer pourra avoir lieu dans une vingtaine de jours en présence de S. M. le Sultan.

Les machines de ces steamers sont arrivées déjà depuis quelque temps à Constantinople, de Londres.

— M. le docteur J. Davout, ancien intendant sanitaire, vient d'être nommé membre du conseil de la police de l'arsenal.

— Halid bey, chef de bureau de la correspondance de l'amirauté, vient d'être démis de ses fonctions et remplacé par Ismet éfendi, premier secrétaire du conseil d'agriculture.

— Ces jours derniers, on a reçu la nouvelle de la mort de Sami éfendi, membre du bureau de traduction de la Porte, qui était en mission dans la province de Salonique ; le gouvernement l'avait autorisé à revenir à Constantinople pour cause de santé.

— Dimanche prochain dit de *Quasimodo*, à dix heures précises du matin, M. l'abbé Hillereau, qui a fait la station du carême dans l'église de la Sainte-Trinité, à Péra, prêchera à Galata, dans celle de Saint-Benoît, un sermon de charité au profit des pauvres que visite la Conférence de Saint-Vincent de Paul. Ce sermon sera suivi d'une messe. Les personnes bienfaisantes sont invitées à assister à cette cérémonie.

— Ces jours derniers, la police a arrêté une bande de voleurs exclusivement composée de turcs obéissant aux ordres d'un chef portant le nom trop fameux de Yorgandji-Ismaïl. Ils étaient au nombre de six. Tous les objets qu'ils avaient soustraits dans les différens quartiers de Constantinople, ont été saisis sur eux ou chez eux par la police qui s'est empressée de les restituer à leurs légitimes propriétaires.

— Demain mardi, aura lieu la représentation au bénéfice de Mlle Cominotti, *prima donna assoluta* du théâtre Naoum. La réputation de l'artiste et la distribution du programme promettent une brillante et fructueuse soirée.

— ERRATUM. — Dans le dernier numéro, sixième ligne de la quatrième colonne de la première page du Journal, au lieu de *dignité*, lisez : *légalité*.

M. l'architecte du Théâtre croit avoir à signaler quelques inexactitudes qui se sont glissées, sans doute involontairement, dans les explications données au public par M. Naoum pour y justifier la suppression d'un opéra sur le programme de la saison théâtrale.

Rectifiant une première erreur relative à l'état des travaux de construction lors de l'arrivée des artistes à Constantinople, il fait appel aux souvenirs des personnes qui ont visité l'édifice à cette époque et ont pu s'apercevoir que l'intérieur n'en était pas *complétement* nu, mais qu'au contraire les ouvriers s'occupaient déjà des dorures des loges, ce qui implique qu'on y voyait autre chose que *les quatre murs*.

M. l'architecte accepte toute la responsabilité de la construction du Théâtre, depuis les fondemens jusqu'au faîte, loin de la décliner ; mais il déclare en même temps que le mode de couverture du toit lui a été imposé, et que dès lors des inconvéniens qui résultent de l'adoption d'un système qu'il désapprouve ne peuvent en aucune manière lui être imputés ; il affirme d'ailleurs que les eaux pluviales qui pénétraient en effet dans l'intérieur du Théâtre, n'ont jamais interrompu ni entravé un seul instant l'exécution des toiles ; et il invoque à cet égard le témoignage de M. le peintre-décorateur lui-même.

En relevant l'inexactitude des assertions que l'on a pu considérer comme une accusation implicite dirigée contre lui, et qu'une juste susceptibilité lui prescrivait de signaler, M. l'architecte s'est proposé de répondre à tout ce qui a été dit et à tout ce qui serait dit par la suite au sujet de la construction du Théâtre de Péra.

(Correspondances particulières.)

ROUMÉLIE. ANDRINOPLE, 30 *mars.* — Salim pacha, général de brigade de l'état-major de la cavalerie, inspecteur des *rédifs* de la première division militaire, est arrivé cette semaine de la capitale, ainsi que Sélim bey, qui, l'été dernier, avait été chargé de l'organisation de la milice de la province d'Andrinople.

Sadreddin éfendi, président du conseil siégeant dans notre ville, est également arrivé avec le premier secrétaire de ce conseil. Le troisième personnage attendu, qui est le mufti, vient en voiture et à petites journées.

Une innovation curieuse a eu lieu cette année à Rodosto, à l'occasion de nouveau mudir de Kéchan, qui est entré en fonctions le 13 de ce mois. Halil aga avait occupé, durant deux ans, ce poste dans la même ville, à la satisfaction générale, et le caïmacam de Rodosto n'avait qu'à se louer de son administration, sous tous les rapports. Mais voilà que cette année, une quinzaine de nouveaux concurrens se présentent au caïmacam de Rodosto, comme candidats au mudirlik de Kéchan. Embarrassé sur le choix, le caïmacam ne trouve rien de mieux que de faire tirer les prétendants au sort, qui favorise un villageois d'Inyé-Keuï, marchand de chameaux, lequel est proclamé mudir. On assure que le nouvel élu est un assez brave homme ; mais que serait-il arrivé si le sort eût désigné tel ou tel autre de ses concurrens parmi lesquels on comptait un assez bon nombre d'intrigans et de mauvais sujets ?

MACÉDOINE. SALONIQUE, 28 *mars.* — Il vient d'être effectué, à Salonique et dans les environs, une levée de sept cents hommes qui ont été passés en revue sur la place de la forteresse, par le gouverneur-général assisté des membres du conseil municipal et de plusieurs officiers supérieurs de l'armée.

Je vous avais annoncé qu'Emin bey, dernièrement arrivé de la capitale, attendait l'arrivée d'une petite division navale pour en prendre le commandement en chef. A la suite de nouvelles instructions qu'il a reçues par le bateau à vapeur de l'état l'*Erégli*, Emin bey ira prendre le commandement de l'escadrille de station dans l'Archipel ottoman. Il part aujourd'hui même sur l'*Erégli* pour les Dardanelles, Chio et Rhôdes où il devra se concerter avec le gouverneur-général Moussa Savfeti pacha. Sur le même bateau à vapeur, prendra passage le médecin en chef de l'armée de Roumélie, Moustafa bey, en congé de deux mois pour affaires de famille.

On écrit de Monastir, sous la date du 22 mars, que M. le docteur Castellani, chirurgien en chef de la même armée, était de retour de l'Italie, où il était allé passer un congé de 3 mois pour y rétablir sa santé.

La foire de Serrès est terminée depuis mardi, 20 de ce mois, et les commerçans spéculateurs quittent ou ont déjà quitté la ville. Les affaires y ont été très animées, et l'on en est généralement content.

SYRIE. DAMAS, 21 *mars.* — M. le docteur Siwerka, médecin de l'hôpital de Damas, parti jeudi dernier pour se rendre à Alep, nous a laissés sans médecin. Le départ de M. Siwerka est un vrai malheur pour cet hôpital qui, en ce moment-ci, n'est desservi que par deux ou trois jeunes médecins de l'école de Galata-Séraï qui ont encore besoin d'un guide expérimenté, comme l'était M. le docteur Siwerka. Pendant la durée du choléra-morbus, en cette ville, M. Siwerka a prouvé le besoin que l'on a de sa présence à l'hôpital. Saisis par la peur, tous les autres médecins s'étaient retirés dans leurs maisons, sous prétexte d'indisposition. M. Siwerka a tenu bon jusqu'au dernier moment, de concert avec M. le docteur Amstein, médecin sanitaire de la R. française.

Le bruit court que plusieurs cas de choléra-morbus ont eu lieu à Jérusalem et à Jaffa. Espérons que ce bruit ne sera pas confirmé.

M. Wenstein, consul de Prusse à Damas, est arrivé en notre ville depuis une quinzaine de jours. Mercredi dernier, M. Wood, consul de S. M. Britannique qui, jusqu'aujourd'hui, gérait le consulat de Prusse, a présenté M. Wenstein au gouverneur-général, S. Exc. Osman pacha, qui l'a fort bien accueilli.

NOUVELLES D'EUROPE.

FRANCE.

Paris, 23 mars.

Des incidens de la nature la plus grave ont agité la séance de l'Assemblée nationale du 21 mars et propagé même l'émotion au dehors. La chambre avait adopté la veille le premier paragraphe du projet présenté par la minorité de la commission, lequel paragraphe est ainsi conçu : « Les clubs sont interdits. » Il s'agissait de délibérer sur le second paragraphe qui déclare que les réunions publiques et politiques qui n'auront lieu qu'accidentellement et pour s'occuper d'un objet déterminé ne seront pas considérées comme des clubs.

A l'ouverture de la délibération, M. Crémieux est monté à la tribune. M. Crémieux est le rapporteur de la majorité de la commission. Il a déclaré que la majorité de la commission s'était réunie, et que, considérant le vote de la veille comme une violation formelle de la constitution, elle retirait son propre projet et s'abstiendrait de prendre part au reste du débat. Les paroles de M. Crémieux ont produit, on le pense bien, l'émotion la plus vive.

La chambre a procédé au vote ; la plus grande partie des membres de la gauche s'est abstenue d'y prendre part ; on n'a trou-

---

disent de tout leur cœur au nouvel astre qui se lève, les jeunes gens lui glissent à l'oreille des mots doux et flatteurs ; partout de l'admiration, partout des triomphes. On rentre préoccupé de l'effet produit, et déjà on combine les effets à produire. On attend l'heure des fêtes avec impatience, on les voit finir avec regret ; l'intelligence se ferme peu à peu à toutes les pensées qui ne sont point celles d'une toilette ou d'une parure, le cœur à tous les désirs qui n'ont point pour but une ovation nouvelle. On s'est une première fois innocemment enivré à la coupe de ces plaisirs ; une seconde fois on y boit à plus longs traits ; une troisième, on oublie la coupe à ses lèvres ; à l'ivresse, succède l'insensibilité ; c'est encore une âme perdue.

— Quel triste tableau ! s'écria madame de Merville ; heureusement vous êtes poëte et la poésie vit de fictions.

— Combien, madame, croyez-vous qu'il y ait de jeunes filles bien élevées qui résistent à de pareilles dissolvans ?

— Mettons encore la moitié !

— Prenez garde, madame la baronne, vous m'avez accordé tout l'heure la moitié sur le tout ; vous m'accordez maintenant la moitié sur la moitié : il ne resterait donc, de votre avis, qu'une jeune fille sur quatre dont le cœur ne serait pas gâté par une éducation mauvaise ou par un monde trompeur.

Le quart, c'est encore quelque chose.

— Presque rien, madame, car si vous daignez considérer combien nous avons encore de raisons à énumérer pour qu'une jolie personne n'apporte au saint foyer de la famille qu'une âme sèche et stérile, vous seriez effrayée comme moi des conséquences nécessaires de ce triste calcul : un naturel mauvais, un caractère frivole, un froid égoïsme...

— Assez, monsieur le marquis, assez ; je n'en veux pas savoir davantage, et je vous crois sur parole. Quel génie funeste vous a donc inspiré la pensée d'une si cruelle étude ?

— Rien n'est plus simple, Madame. Je cherchais..., et, ne trouvant pas, j'ai voulu me rendre compte.

— Et vous avez perdu vos illusions.

— Je me suis dit seulement que la beauté est un masque souvent trompeur, et qu'il faut la craindre comme ces perfides lumières qui attirent dans l'abîme le voyageur attardé.

— Vous avouerez, du moins, que les hommes n'ont rien à nous envier pour la sécheresse de l'âme.

— J'irai plus loin que vous, madame, et je dirai qu'il est rare de rencontrer un homme qui ait conservé cette fraîcheur, cette vivacité de sentiment dont quelques nobles femmes ont encore le privilége.

— Vous me faites peur, monsieur de Manteuil, et je tremble que votre misanthropie ne finisse par me gagner.

— Ce n'est point de ma part misanthrophie, madame la baronne ; j'aime les hommes, mais je voudrais les estimer davantage. L'éducation qu'on leur donne aujourd'hui se résume en un seul mot, égoïsme, et dirige leur intelligence vers un seul but, le bien-être matériel. Quand tout, dans notre siècle, tend à rendre les hommes avides et vaniteux, il faut encore remercier le ciel, madame, de ce qu'ils ne soient pas tous devenus méchans.

— Sur cette question, nous pouvons nous entendre, monsieur le marquis ; mais, dites-moi, ne vous reste-t-il pas l'espérance d'un temps meilleur ?

— Si je n'espérais plus, Madame, c'est que je ne croirais plus en Dieu !

M. de Manteuil prononça ces derniers mots d'une voix émue et vibrante, qui semblait sortie de son âme.

La baronne se pencha vers M. de Rouvray, qui jouait pour se distraire avec les glands d'or d'un rideau, et lui dit tout bas :

— Votre ami n'est pas seulement un homme d'esprit.

— C'est encore un original, ajouta Gaston.

— Peut-être, mais c'est à coup sûr un noble cœur.

Quand Mme de Merville retourna la tête du côté du marquis, elle ne trouva plus qu'un fauteuil vide : M. de Manteuil avait quitté le salon.

III.

Le lendemain matin, Gaston dormait encore abrité du jour derrière les rideaux de son alcôve, lorsqu'une soudaine lumière vint le réveiller. Il se frotta les yeux en balbutiant des questions incohérentes, et comme on ne lui répondit pas, il se souleva sur son chevet pour voir quel était l'importun qui venait ainsi troubler son repos. A grand' peine, il reconnut Léonce.

— Qu'est-ce ? s'écria-t-il déjà levé !

Léonce alla prendre silencieusement un siége et s'assit près du lit.

M. de Rouvray, qui avait tout à fait secoué son sommeil, fut alors frappé de la pâleur répandue sur le visage de son ami.

— Qu'y a-t-il donc ? que t'est-il arrivé ? dit-il en saisissant la main fiévreuse de son ami.

— Je viens te dire qu'il faut que je parte.

— Est-ce que ta tante serait malade ?

— Non, mon cher ami ; la bonne dame, je l'espère du moins, est en bonne santé ; mais moi je suis malade, il faut que je quitte Paris.

— Au contraire, il faut y rester ; n'avons-nous pas ici toute la Faculté ?

— Les médecins, mon cher, ne peuvent rien pour moi. Mon mal n'est point dans le corps, il est dans l'âme, et il y a longtemps que je l'éprouve. Aujourd'hui il est devenu intolérable.

— C'est une folie ce que tu me dis là. Comment ! arrivé depuis trois jours, tu veux déjà me quitter pour aller t'ensevelir de nouveau dans tes murailles de dix pieds d'épaisseur ? Allons, tu rêves, mon ami, et ce n'est pas moi qui te laisserai partir.

— Tu ne voudrais pas aggraver le mal qui me ronge

— Non, et c'est pour cela que je m'oppose à ce de départ. A compter de ce moment, je ne te quitte plus, je m'attache à tes pas, je te suis comme ton ombre, et bien malin tu seras si tu m'échappes. Il faut chasser ces humeurs noires, il faut battre ce *spleen* en brèche ; laisse-moi faire, je saurai bien secouer cette sombre mélancolie.

M. de Manteuil secoua tristement la tête.

— Tu en doutes ? reprit Gaston : eh bien ! tu verras. D'ailleurs tu ne peux pas nous quitter ainsi, j'ai pris hier soir des engagemens pour toi.

— Je le regrette.

— C'est possible, mais moi j'en suis fort aise. La baronne voulait hier t'inviter à aller chez elle ce soir avec moi, mais tu étais déjà parti. J'ai promis de t'y mener.

— Chez la baronne ? fit Léonce avec un mouvement d'effroi.

— Sans doute, et pourquoi pas ?

— Mon ami, c'est impossible.

— Je ne connais pas ce mot, et si tu ne viens pas, je t'en avertis, Léonce, je me brouille avec toi.

— Tu plaisantes ?...

— Non, je suis sérieux ; c'est la première fois de ma vie.

Le marquis se consulta un instant, passa la main sur son front, et comme s'il eût pris un parti :

— Soit, dit-il, j'irai ce soir avec toi chez Mme de Merville, mais à une condition...

— Laquelle ?

— C'est que demain tu ne t'opposeras plus à mon départ.

— Je ferai demain comme aujourd'hui.

— Mais c'est de la tyrannie.

— Que veux-tu ! aujourd'hui qu'il n'y a plus de rois, on voit des tyrans partout.

Léonce s'aperçut bien qu'il lutterait en vain contre l'obstination railleuse de son ami ; il crut qu'il en aurait plus facilement raison le lendemain.

Les deux jeunes gens allèrent donc le soir chez la baronne de Merville.

Il n'y avait personne, que la comtesse de C....

A peine furent-ils entrés dans le salon, que M. Rouvray, avec son étourderie habituelle, raconta la lutte qu'il avait soutenue le matin pour obliger Léonce à rester à Paris, et à venir avec lui chez la baronne.

— Figurez-vous, disait-il, qu'il m'a fallu employer la menace pour le faire consentir à m'accompagner.

Mme de Merville jeta à Léonce un regard de reproche.

— On peut dire, ajouta Gaston, que madame la baronne produit tous les miracles : elle attire et elle effraie à la fois.

— Prenez garde, dit Mme de Merville, en s'adressant à M. de Manteuil, je n'ai pas oublié notre conversation d'hier, et je vais croire que vous me classez dans la catégorie des femmes dont il faut se défier ; ce qui serait peut-être flatteur pour mon visage, mais qui ne le serait guère pour mon caractère.

M. de Manteuil balbutia quelques mots d'excuse ; il rejeta ses velléités de départ sur son humeur morose ; mais, serré de près par la comtesse, la baronne et Gaston, il finit par prendre l'engagement de ne pas s'éloigner avant un mois de la capitale.

Un mois, c'est plus qu'il n'en faut pour qu'une affection naissante atteigne, dans un cœur comme celui de Léonce, le plus haut période de développement. Ce fut en vain que sa volonté honnête et ferme lutta contre la passion ; vainqueur aujourd'hui, vaincu le lendemain, pour lui le péril renaissait chaque jour, et le moment vint où il n'eut plus même la force de regretter ses défaites.

Ce combat intérieur, s'il avait affaibli son âme, avait, on peut le dire, ruiné son corps. Pâle, les joues creuses, le front plissé, il semblait que la mort l'eût déjà marqué d'un sceau funèbre. Son regard seul avait conservé un éclat étrange, une ardeur singulière. On eût pu croire que son âme tout entière s'était réfugiée dans ses yeux, dernière partie vivante de tout son être.

Il aurait fallu fuir, et le flambeau qui s'éteignait eût été rappelé à la vie ; mais fuir, Léonce n'en avait déjà plus la force.

M. de Rouvray s'inquiétait vivement de l'état où il voyait son ami, et parfois il se reprochait de l'avoir retenu à Paris ; mais, comme il ignorait la cause du mal qui rongeait sourdement une existence pour lui si chère ; comme jamais un mot, jamais une plainte ne lui avait fait soupçonner qu'il fût pour quelque chose dans les tortures morales de Léonce, il tentait pour l'égayer et le rappeler à la vie, des efforts qui devaient, au contraire, déterminer bientôt une catastrophe. Chaque jour il l'emmenait avec lui chez la baronne de Merville, et chaque jour M. de Manteuil pouvait puiser à la source de ses douleurs ; chaque jour aussi il s'enfonçait davantage dans l'abîme où le poussait innocemment la main de son ami.

Morne et brisé, il ne songeait plus même à se débattre.

M. de Rouvray ne fut pas seul à s'alarmer ; la comtesse et Mme de Merville surtout suivaient avec anxiété les progrès menaçants de ce mal étrange. Souvent même, Mme de C... avait surpris les regards de la baronne posés sur le front pâle de Léonce, et il lui avait semblé qu'alors les beaux yeux d'Adrienne étaient humides de larmes. Peut-être avait-elle entrevu la vérité ; mais, de quelque côté qu'elle tournât ses regards, elle ne voyait à l'horizon qu'orages et tempêtes.

En effet, si Adrienne aimait M. de Manteuil, il fallait sacrifier son jeune protégé, M. de Rouvray ; si au contraire elle tenait les engagemens pris envers celui-ci, M. de Manteuil paraissait à la comtesse un homme perdu.

Il n'y avait qu'une issue à cette position délicate, c'était que Gaston s'aperçût de la passion de son ami et renonçât de lui-même aux droits qu'il avait à la main de madame de Merville. Mais pour provoquer cet acte de dévoûment de la part de Gaston, il fallait auparavant s'assurer que Léonce aimait la baronne, et obtenir de sa bouche un aveu complet sur l'état de son cœur. En femme que l'âge a rendue prudente, la comtesse attendit que l'occasion favorable se présentât.

ALPHONSE DE CALONNE.

(La suite à un prochain numéro.)